

La créativité de la crise d'Évelyne Grossman

Clément Willer

Numéro 274, hiver 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95183ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Willer, C. (2021). Compte rendu de [*La créativité de la crise* d'Évelyne Grossman]. *Spirale*, (274), 80–82.

FAIRE DES SIGNES SUR SON BÛCHER

LA CRÉATIVITÉ DE LA CRISE

ÉVELYNE GROSSMAN

Minuit, 2020, 128 p.



La créativité de la crise est une tentative d'arracher deux mots au langage que parlent et imposent entreprises et gouvernements, pour les retourner contre eux-mêmes. Le mot « créativité » est devenu indissociable des mots d'ordre entrepreneuriaux : motivation, réinsertion, polyvalence, mobilité, etc. « *Il faut faire preuve de créativité* » : telle est la loi du marché, rappelée par Évelyne Grossman à propos d'un épisode chez Pôle Emploi dans *Le triangle d'hiver* de Julia Deck. Faire preuve de créativité signifiant en ce sens : sourire à l'exploitation. Quant au mot « crise », il ne va pas sans « *la liste sans fin ressassée des bouleversements annoncés* ». Ses diverses applications sont énumérées dans la dernière partie de l'essai, peut-être de manière évasive en regard de certaines réalités sociales et globales : crise « *mondiale, écologique, crise des repères, de la famille, du politique, crise du sens...* » Et l'on peut désormais ajouter crise sanitaire. Est-il cependant possible de penser, à partir des mots « créativité » et « crise », d'une manière qui échapperait à la somnolence de l'ordre des choses que leurs usages quotidiens dominants perpétuent ? C'est ce que vise l'essai en trois temps : « La crise de la créativité », « L'impersonnel créateur » et « La créativité de la crise ». Mais, au contraire de ce que laisse croire son cheminement ternaire, la réflexion ne procède pas de manière dialectique. Elle ne vise pas une résolution ou un dépassement, elle avance plutôt dans le désordre d'un renversement : un renversement des valeurs suggérant que la crise n'est peut-être pas ce qu'il faut surmonter et résoudre, mais ce qu'il faut accueillir et maintenir. Cela suppose d'interroger les notions de créativité et de crise, mais aussi, la nature du « sujet » éprouvant ces phénomènes. Dans le prolongement de la plupart de ses travaux, Évelyne Grossman cherche à ébranler l'idée d'une identité du sujet dans une visée émancipatrice. En cela, elle s'inscrit dans le champ de la réflexion éthique contemporaine comme héritière du moment structuraliste et de son intérêt pour les modes d'individuation réfractaires¹.

1 — Étienne Balibar a souligné l'« orientation éthique » du structuralisme, qui rassemble Claude Lévi-Strauss, Michel Foucault et Gilles Deleuze dans leur projet de « *destitution du sujet* », de dissolution de la normalité et de révélation de la violence qui forme les sujets. Cf. Étienne Balibar, « Le structuralisme : une destitution du sujet ? », *Revue de métaphysique et de morale*, vol. 1, n° 45, 2005, p. 5-22.

SE DÉPRENDRE DE SOI

L'essai est un effort pour penser une reviviscence inhérente au moment de la crise, et non pas attendue comme son dénouement. La première partie, intitulée « La créativité de la crise », amène à reconnaître quelque chose de convenu dans l'idée d'un entraînement réciproque des moments de crise et de créativité, déjà formulée par Edgar Morin et Marshall McLuhan, par exemple. Il s'agirait plutôt d'échapper au risque de « voir les termes s'échanger dans un perpétuel et épuisant tourniquet : crise de la créativité/créativité de la crise ». Certes, au moins comme phénomène psychique, l'état de crise se caractérise par « son rythme alterné d'exaltation et de découragement, sa douleur énigmatique ». Évelyne Grossman observe cette oscillation violente chez des écrivains peu connus comme Louis Calaferte ou Jean-René Huguenin. Mais elle voit aussi une faille dans la conception binaire opposant crise et créativité pour mieux les réconcilier : son présupposé d'un sujet immuable. « Orgasme extatique » autant que « culpabilité, tristesse, sentiment d'impuissance, néantisation de soi » présupposent de croire dans l'unité d'un sujet, qu'on l'observe déchiré ou qu'on le rêve unifié. L'auteure suggère au contraire que d'autres manières de se vivre sont possibles, dans l'affirmation de la discordance intime. Le « risque de tourniquet stérile existe seulement si l'on fixe les oppositions dans un parcours rectiligne et orienté, une dialectique simplement résolutive. Se "déprendre de soi", comme le dit Foucault, requiert de cesser de se prendre pour un sujet, doué d'une identité fixée, d'une intention d'œuvre arrêtée. La crise de la création surgit précisément quand le processus créateur s'immobilise en sujet ». En d'autres termes, refuser la limitation des modes de subjectivation ordinaires serait une manière de renouer avec le processus de création qui, affirme l'auteure plus loin avec Gilles Deleuze, « n'est aucunement invention personnelle et solitaire (le philosophe dans sa tour d'ivoire) ». Cela reviendrait à ne plus subir la crise, mais à la redoubler et à prendre le risque d'une vie élargie.

UN ESPACE DU S'ENTRE-ÉCRIRE

L'« entre-écriture », notion avancée dans la deuxième partie, est une forme possible de processus critique et créateur. Par cette formule, Évelyne Grossman renvoie aussi bien à une théorie de l'écriture impersonnelle qu'à sa mise en pratique, c'est-à-dire à l'amitié qui a lié Gilles Deleuze, Michel Foucault et Maurice Blanchot, à travers les textes qu'ils ont pu se consacrer les uns aux autres et à travers l'entrelacement de plusieurs de leurs propositions. L'approche d'Évelyne Grossman ne se veut cependant ni herméneutique, ni historique : « Je n'entends pas ici analyser ces textes souvent célèbres ni surtout faire de l'histoire de la philosophie ; je veux plutôt montrer comment ils s'agencent doucement, s'agrégeant ou se défaisant dans des formes provisoires et flexibles permettant d'envisager autrement une création sans personne définie. » Elle cherche plutôt à se concentrer sur une forme singulière de communication, qu'elle situe dans la lignée des pratiques surréalistes d'écriture automatique et collective et qu'elle nomme un « espace du s'entre-écrire ». Cela correspondrait selon elle à une œuvre virtuelle et impersonnelle qui n'est « nulle part rassemblée ni lisible en tant que telle » et qui « n'appartient à aucun d'eux ». L'entre-écriture renvoie ainsi à une étrange forme de vie collective, tramée à la fois de distances et de rencontres. Elle est « une forme originale d'amitié créatrice, écrite à distance, sans partenaires individués, dans un style qui mêle l'impersonnel de la critique philosophique ou littéraire et l'intimité subjective d'une émotion privée. Je trace les contours d'un espace que je rassemble ici dans sa disparité, pour indiquer ce que pourrait être la crise créatrice du sujet à l'œuvre dans cette entre-écriture, l'étonnante plasticité de son mouvement instable ». Forme de communication plurielle et mouvante, l'entre-écriture correspondrait à une mise en crise du sujet et de sa solitude dans la seconde moitié du xx^e siècle. Sa pratique illustre la possibilité de changer la vie que recèlerait toute crise, en donnant une idée d'une forme de vie nouvelle inextricablement singulière et collective.

Pour rendre cela plus concret, Évelyne Grossman retrace brièvement l'amitié énigmatique qui liait Michel Foucault et Maurice Blanchot. Dans *Michel Foucault tel que je l'imagine*, paru en 1986, Maurice Blanchot en fait le récit « *en termes simples mais complexes, selon son habitude: "Quelques mots personnels. Précisément, je suis resté avec Michel Foucault sans relations personnelles. Je ne l'ai jamais rencontré, sauf une fois dans la cour de la Sorbonne pendant les événements de Mai 1968, peut-être en juin ou en juillet (mais on me dit qu'il n'était pas là), où je lui adressais quelques mots, lui-même ignorant qui lui parlait (quoi que disent les détracteurs de Mai, ce fut un beau moment, lorsque chacun pouvait parler à l'autre, anonyme, impersonnel, homme parmi les hommes, accueilli sans autre justification que d'être un homme)."* » La référence indirecte aux événements de Mai 1968 révèle une dimension d'utopie égalitaire dans la notion d'entre-écriture. Mais il reste qu'elle est conçue par Évelyne Grossman essentiellement à partir des relations intimes et littéraires entre quelques grands écrivains. Elle peut risquer alors d'apparaître comme un entre-soi d'hommes fameux. Prêter attention à certaines inégalités genrées ou raciales que l'écriture « impersonnelle » reconduit parfois, mais aussi situer ses implications sociales en rappelant par exemple comment ces écrivains se sont également rencontrés au sein de luttes politiques, permettrait peut-être une perception plus juste de ce que fut et de ce que pourrait être l'entre-écriture.

IMAGINER UNE CRISE INDÉFINIMENT MAINTENUE

Dans la dernière partie de l'ouvrage, intitulée « La créativité de la crise », une suspicion est introduite à l'égard du sens classique de *krisis*, dérivant de la définition qu'en donnait la médecine hippocratique en Grèce antique. La *krisis* désignait dans la médecine antique « *la phase cruciale d'évolution d'une maladie vers l'aggravation ou la guérison* ». Depuis, au sens courant, la crise appellerait un « discernement » et un « choix ». Autrement dit, elle serait un moment à dépasser au plus vite. Cette définition classique, Évelyne Grossman la conteste et la complique : « *Pourrait-on imaginer une crise indéfiniment maintenue, sans résolution ni dénouement ? Une crise qui ne se refermerait pas sur une décision ?* » Cela pourrait sembler une vision infernale. Mais en fait, cela implique une nouvelle axiologie. Dans la foulée, l'auteure propose le renversement d'un autre mantra du discours dominant, celui de la priorité donnée à la « sécurité » : « *Devrait-on alors cultiver l'insécurité ? Un tel mot d'ordre apparaîtrait évidemment choquant de nos jours où le mot de "sécurité" est si constamment appelé en renfort pour*

préserver notre repos quotidien, apaiser nos angoisses et nos peurs, qu'elles soient individuelles ou collectives. » On peut en effet craindre la crise comme une menace de mort, demander à la figure nietzschéenne du prêtre ou à toute forme d'autorité : « *Délivre-nous de l'insécurité de la vie, donne-nous la grâce de l'apaisement raisonnable, interdis-nous de trop penser !* » Mais on peut aussi la saisir comme une occasion d'être vivant. C'est alors que les références littéraires invoquées par Évelyne Grossman lui servent à ébranler le discours dominant et à retourner les mots contre eux-mêmes. Elle suggère que la crise peut être perçue comme une chance donnée à un mouvement de « *va-et-vient instable et souvent poignant entre l'angoisse et la joie* », que rien n'oblige à considérer selon l'échec auquel il est peut-être voué.

FAIRE DES SIGNES SUR SON BÛCHER

Pour penser cela autrement que comme une alternance tragique, Évelyne Grossman invoque deux formes de processus d'écriture sans résolution. La référence au « ratage » chez Samuel Beckett fait signe vers une persévérance conjurant la peur d'échouer. « *Le ratage beckettien est une énergie créative, un déséquilibre en acte. Il faut en effet distinguer deux choses : l'échec qui est un résultat et le ratage qui est un acte, un processus mis à l'œuvre.* » La référence à la « brûlure » chez Antonin Artaud est plus radicale, plus étrange. Dans la préface du *Théâtre et son double*, il « *proteste à nouveau contre "l'idée séparée que l'on se fait de la culture, comme s'il y avait la culture d'un côté et la vie de l'autre ; et comme si la vraie culture n'était pas un moyen raffiné de comprendre et d'exercer la vie". L'inverse de la séparation ? La brûlure. La vie ? "Cette sorte de fragile et remuant foyer auquel ne touchent pas les formes." Et le texte conclut : "Et s'il est encore quelque chose d'inférieur et de véritablement maudit dans ce temps, c'est de s'attarder artistiquement sur des formes, au lieu d'être comme des suppliciés que l'on brûle et qui font des signes sur leurs bûchers."* » L'interprétation proposée de la « brûlure » selon Antonin Artaud engage à concevoir une forme de communication dont l'enseignement résiderait seulement dans le moment de la consommation. Autrement dit, cela engage à s'intéresser avant tout aux tentatives éperdues de communication entre les êtres, à s'intéresser moins aux auteurs et aux œuvres qu'à ce qui passe et s'évanouit entre eux. Cela condense assez bien la singularité de la proposition éthique formulée par Évelyne Grossman : elle donne à penser une crise indéfiniment maintenue dans le rapport à soi et aux autres, qui prendrait la forme d'une insurrection permanente.